

Été-Automne 1937

N° 19

Été-Automne 1937

4^e Année

285

regain

REVUE D'ESSAIS CRITIQUES
LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES
■ par un groupe de Jeunes ■

A l'Abbaye de Pontigny, capitale de l'humanisme

Pour mes amis Mesterton,
Schröder et Guillot.

Mission sociale de l'Art
(Décade du 20 au 30 septembre 1937)

Malgré toutes ces armées, opposées et semblables, qui piaffent dans une tragique attente, malgré tous ces bruits d'armes qui nous irritent davantage chaque jour et nous invitent au refus... il règne toujours à Pontigny cette atmosphère de sérénité et de confiance dans l'humain, qui inspira à Jules Supervielle (1) ce magnifique poème, « Prière à l'inconnu », image de nos craintes et de notre volonté de vivre :

*« De tous côtés l'on prépare de bizarres distributeurs
De sang, de plaintes et de larmes...
L'âme se plaint dans notre corps et ne demande pas à s'enfuir
Dans un éclatement de bombe...
Laisse-nous regarder nos enfants sans penser tout le temps à la
[mort.
Nous n'avons pas du tout le cœur aux batailles, aux généraux... »*

Car il faut avoir la plus claire vision de la détresse morale et du désespoir actuels, pour construire sa paix et son équilibre; la paix et l'équilibre d'un autre avenir auquel Pontigny participe. La mission de l'Art est bien de se révolter contre le désordre établi; mais en même temps d'apporter aux hommes la consolation et l'apaisement indispensables à la vie.

(1) « Nouvelle Revue Française », 1^{er} Août 1937.

Été-Automne 1937

A mon arrivée à l'abbaye de Pontigny, quelqu'un m'a demandé : « Alors depuis quatre ans avez-vous beaucoup changé ? A votre âge on choisit et les routes peuvent varier ! »

— Quatre ans en effet, et les amis des premiers jours de « Reflets » se souviendront peut-être d'une première décade que j'ai vécue en 1933 à Pontigny.

Et j'ai répondu : « Non, je n'ai pas changé, je suis demeuré fidèle à ma vie. » Fidèle à mon idéal, à mes amitiés, et tout spécialement à Pontigny, cette cité internationale que quelques hommes libres autour de Paul Desjardins, ont créée pour la compréhension des vivants entre eux, la discussion sereine, l'anti-fanatisme et la lutte contre « la maudite confusion des idées ». Pontigny, cité du vieil et éternel humanisme renouvelé.

Un petit village, une vieille abbaye, une « bibliothèque dans un jardin », des prairies, de larges horizons et des peupliers paisibles qui balaient le ciel dans le couchant rouge ; au milieu, comme admirablement harmonisés à la paix de la nature, des écrivains, des professeurs, des jeunes filles, des jeunes gens, allemands, anglais, suisses, français, roumains, suédois, autrichiens, juifs, hongrois belges... qu'importent d'ailleurs les nationalités : une image prophétique de l'Europe future !

Parmi eux il y avait *André Gide* au visage si profondément sympathique et attirant malgré son tic, André Gide tendrement ironique toujours à la veille de sourire, André Gide olympien et pourtant si bien descendu au milieu des hommes pour la justice et la vérité ; il y avait *Roger Martin du Gard* modeste, simple et si bon, moins connu, mais si bien deviné ; Léopold Chauveau, Ernst Kris, Jean Gilbert, Mme Bussy, Madeleine Ley, Paul Fierens, Jacques Heurgon et tant d'autres que je n'oublierai pas (1). Entre tous, Paul Desjardins, l'animateur, était le lien vivant et d'esprit peut-être le plus « nouveau » de la décade.

Quelle exaltation ! Quel enthousiasme de vivre pendant dix jours dans l'intimité et l'amitié de si nobles consciences ! Voilà mon gain admirable.

* .

Nous étions isolés du monde, mais en pleine vie par le sujet des entretiens : « *Vocation sociale de l'Art dans les époques de trouble mental et de désespoir* » (2).

(1) Jean Grenier, Nicolas Berdiaïeff, Léon Brunschvicg, André Maurois, n'ont passé que quelques jours à Pontigny.

(2) Sujet si riche d'actualité, de tragique et d'espoir aussi. Au N° 48 de « Regains », René Lacôte, Jean Vagne et l'éditorial l'avaient posé dans l'esprit de notre humanisme humanitaire, bien proche de Pontigny.

REGAINS

En écoutant Paul Fierens, qui dirigea avec tant de foi et de compétence ces entretiens, je voudrais apporter ici l'essentiel des conclusions gagnées :

L'attitude de l'observateur totalement désintéressé du problème social, c'est-à-dire du problème humain, est égoïsme et oubli des autres. Une conscience libre n'est pas obligée d'adhérer, mais de penser... et « penser c'est dire : NON » (Alain). André Gide disait un jour : « *L'artiste traverse une période bénie quand il ignore la question sociale, lorsqu'il prend conscience de ça, il devient très malheureux* », mais une autre fois il citait Victor Hugo (*La fin de Satan*) :

- « *O prophétesse, il faut pourtant sauver les hommes !* »
- « *A quoi bon ?* »
- « *A quoi bon ! Pour sortir de cette ombre où nous sommes* ».

Sortir ! Mais où aller ?.. Sortons d'abord !

Non seulement notre époque — sans doute plus exaspérée —, mais toutes les époques, ont été « de trouble mental et de désespoir » ; elles ont justifié cette révolte des artistes. L'artiste est l'éternel réfractaire ; après la méditation solitaire, il descend de la montagne avec le prophète Amos pour flétrir « ceux qui changent le droit en absinthe et qui foulent à terre la justice ! » Il apporte la vision d'un univers qu'il répudie et du monde qu'il édifie ; que ce soit en peinture, en poésie ou en musique : Il influence le lendemain social. Son rôle n'est pas de lutter directement, mais *de donner à penser* ; de « *témoigner dans la sérénité pour apporter au monde un message de paix, plutôt que pour nourrir la lutte et la haine* » (1).

Aussi lui faut-il la liberté d'expression ; l'artiste vraiment digne ne doit pas se soumettre. Dans les pays de fascisme ou de communisme autoritaires, « *L'artiste ne peut aimer et on veut l'obliger à adhérer* » (Nicolas Berdaïeff) : en Allemagne, les artistes véritables vivent au dehors des frontières (« *Thomas Mann est contraint, par sa probité même, d'assumer un rôle politique dans un pays où les honnêtes gens qui se mêlent encore de penser, deviennent des générateurs, des factieux* ») (1) ; en Italie, le travail d'art ne se fait que sur commande et sous le signe du « fascio » ; en U.R.S.S., la pensée libre est sous le boisseau du baigneur, dans le carcan de la ser-

(1) Extraits de l'admirable préface de Gide à quelques récits de Thomas Mann (Marianne 22-10-37).

REGAINS

vilité et de la crainte des dénonciations, l'Art est « officiel », donc nul (1).

Pensant librement, ne se soumettant à aucune « ligne », à aucun parti, « *ni clerc, ni domestique* » (Jean Grenier), « *l'artiste doit être universel et solitaire* » (Paul Fierens); rester pur bien qu'en pleine vie et riche de tout le don de lui-même qu'il fait aux hommes.

Il se révolte sans doute, mais c'est plutôt un apaisement et un « *quétif* » (Gide) qu'un motif de révolte qu'il apporte au monde. Produire des œuvres pour l'émerveillement et la joie de ceux qui sont, de ceux qui seront : car un chef d'œuvre est éternellement actuel, chaque époque y trouve réponse à son angoisse, à son désir d'accomplissement... l'artiste a-t-il même consciemment pesé toute sa richesse ? Semblable à l'araignée n'a-t-il pas quelquefois conçu une toile dont il ignore toute la merveille et les résonnances ?

Ainsi furent parmi les peintres Jérôme Bosch, Pieter Breughel. Goya, Daumier, Van Gogh...

« L'amour du beau nous mène à l'amour du bien et nous fait collaborer à la religion de l'avenir » disait Paul Desjardins. Confiance, disait-il encore : « *Nous sommes dans la douleur de la transformation, non dans l'agonie.* »

* *

La pensée certes avait la belle part; l'amitié cependant et les grandes promenades dans les prairies au soleil ou sous les étoiles n'étaient pas négligées. ainsi ce tour d'Europe et de siècle que Roger Martin du Gard (2) parlant de guerre et de paix, m'a fait faire dans un petit chemin qui monte à travers champs; l'amour même avait sa place à Pontigny, ainsi... nous étions partis pour lire la Bible et certains passages révolutionnaires, nous n'avions pas trouvé la Bible, mais un chemin qui se perd dans les ronces et les hautes herbes jusqu'à une chute d'eau, un barrage, une vanne, des peupliers argentés à l'envers, les ondes que font les poissons en sautant et nos deux visages confondus dans l'eau qui nous attendaient depuis l'éternité. Nous attendront-ils encore ?

(1) Robert Lavesque a apporté des témoignages qui complètent tragiquement le « Retour de l'U. R. S. » et les « Retouches » de Gide.

(2) Après sans doute tant d'autres — parce que aujourd'hui les amis n'ont pas lui manquer —, tous les compagnons de « Regains » et moi-même, tenons à affirmer la joie profonde que l'attribution du prix Nobel de littérature à Roger Martin du Gard nous a procurée. C'est une victoire de la pensée généreuse, du talent humain et du pacifisme intégral. Un beau réconfort en ce mois de novembre 1937 ! C'est un peu notre victoire. Car Roger Martin du Gard représente exactement l'artiste ami des hommes et désintéressé... notre modèle ! Son exemple est une vivante illustration pour les entretiens de Pontigny sur le rôle de l'artiste. Un immense succès pour l'Abbaye.

REGAINS

Cette grande simplicité de vie où rien n'entraîne d'étroit ni de méprisant pour les hommes, cette camaraderie des « pontignaciens » avec les habitants du village : le bal, l'apéro, les bains (et cette course pieds nus dans la rosée !), les rendez-vous chez l'épicier pour le ravitaillement de la décade en « sucettes »... tout cela est fini en souvenirs et en regrets.

Je ferme les yeux : André Gide parle, sa voix grave et magnifique sculpte les mots et les idées avec une sincérité extraordinaire, Roger Martin du Gard observe et écoute au delà des paroles ; tous mes amis sont en moi vivants et je souris à ceux que j'aime.

•
•

Cela fut ! J'en suis encore tout émerveillé. Est-ce vraiment possible ? Quelle dose de confiance dans les hommes je rapporte !

Tout était si bien selon ma joie, tout naissait au fil de mes désirs et d'un absolu retrouvé ! Si ce n'était qu'un beau rêve ! Je n'ai aucun souvenir palpable et matériel ; de Paris, de l'Expo j'ai quelques billets de métro, de théâtre ou de cinéma ; de Pontigny, rien, rien que des idées et des images...

Alors, je peux douter, chercher ma vérité et douter. Mais c'est un doute créateur et par là même l'esprit de Pontigny est encore en moi.

Pierre BOUJUT.

Pardon

*O mes frères inconnus
pardonnez-moi
mes bras ballants devant vos désespoirs
et mon inutile
grande pitié de vos douleurs
mes regards gauches
sur vos plaies
inguérissables
mes larmes perdues
à vos morts.*

Francis RODE.